

- Pascale JAMOULLE, « La débrouille des familles précaires face aux institutions », *Enfances et adolescences*, n°31, 2017, pp 59-69

La débrouille des familles précaires face aux institutions

Pascale JAMOULLE¹

Comment les familles précarisées vivent-elles leurs relations avec les professionnels et les institutions ? Comment les conçoivent-elles ? Qu'en disent-elles ? Depuis près de 20 ans, je conduis des enquêtes ethnographiques de longue durée auprès de familles qui sont touchées par des conduites à risques (déscolarisation, errance, violence, microtrafics, tentatives de suicide, addictions, automutilations...) et vivent dans des quartiers de relégation. Mes enquêtes de terrain sur les transformations des familles populaires et leurs rapports aux institutions ont commencé, il y a près de vingt ans, dans les anciennes villes minières du Hainaut et du Nord de la France (Jamouille, 2002, 2008). Ensuite, j'ai engagé de nouveaux terrains dans les quartiers bruxellois à forte densité immigrée (Jamouille, 2009) et enfin en Seine-Saint-Denis, en banlieue nord-est de Paris, où j'ai été hébergée pendant deux années par des familles issues des anciennes et des nouvelles migrations qui vivaient dans de grands ensemble enclavés et dégradés (Jamouille, 2013). Sur ces différents terrains, en partageant le quotidien des familles et grâce à la pratique du récit de vie, j'ai pu nouer avec elles des relations profondes, les écouter, croiser leurs expériences, d'un lieu à l'autre, d'un monde socio-culturel à un autre, afin de mieux comprendre comment elles se « débrouillent » et font preuve d'ingéniosité pour faire face à leur condition. Beaucoup trouvent des ressources dans leur réseau social de proximité et/ou auprès de certains professionnels.

En France comme en Belgique, quand elles parlent de leur rapport aux institutions, ces familles pointent souvent le « *système* », un terme qui désigne indistinctement les écoles, les services d'aide et de soin, l'administration, la justice,

¹ Pascale Jamouille, anthropologue, chargée de cours à l'UMONS et à l'UCL. Membre du CeRIS/UMONS (Centre de Recherche en Inclusion sociale) et du LAAP/UCL (Laboratoire d'Anthropologie prospective).

l'aide à la jeunesse, le logement social ... Pour elles, il y a « *eux* » (les professionnels, qui font partie du système) et « *nous* » (les « *ouvriers moyens* » qui en sont mis au ban) (Hoggart, 1959). « *Eux ils sont grands, derrière leur bureau, et toi tu es petit, de l'autre côté* », me disait un père de famille. Cet article se centrera sur ces représentations des professionnels et des institutions. Il les contextualisera dans un premier temps, en décrivant les processus de précarisation et les dominations sociales vécues par les familles. Ensuite, il racontera la solitude et l'enfermement de mères « en solo » regroupées dans des bâtis sociaux stigmatisés, où leurs enfants sont très exposés au discrédit et à l'économie de la rue. Enfin, il portera sur le rapport des familles précaires aux institutions : les distances sociales, mais aussi les rapprochements, les accroches relationnelles et parfois l'aide reçue qui leur a permis de réguler leurs relations familiales et les conduites à risque de leurs enfants (Jeffrey, Lachance, Le Breton, 2016).

Des contextes de précarisation

Dans mes quartiers d'enquête, j'ai vu s'intensifier la souffrance sociale des familles d'origine ouvrière et souvent étrangère (Joubert, Louzoum, 2005). Touchés de plein fouet par les restructurations, leurs liens au travail se sont précarisés en même temps leurs mondes privés se transformaient. Plus elles sont en situation de vulnérabilité, plus les familles semblent s'adapter dans le chaos, le malheur et le fracas aux itinéraires empruntés par un nombre croissant de familles contemporaines: monoparentalité, conflits conjugaux, divorces, recompositions, éloignement géographique et isolement des noyaux familiaux par rapport à la famille élargie. Déemploi et séparations appauvrissent les conjoints et précarisent particulièrement la paternité (Jamouille, 2015).

En conséquence, beaucoup de mères se retrouvent seules à élever leurs enfants (Neyran, Rossi, 2004). Les critères d'accès au logement social concentrent les « *mères en solo* » les plus paupérisées dans les mêmes blocs de bâtis sociaux (Jamouille, 2008). Dans les cités enclavées et éloignées des centres urbains, les conditions de vie accentuent encore leur isolement et leur sentiment d'enfermement. Elles rencontrent des problèmes concrets et quotidiens de mobilité. Le non-emploi et l'appauvrissement de ces femmes peut contribuer à les replier sur leur foyer. Il y a là les conditions de huis-clos où les rancœurs, la dépression larvée, le manque, la rage

et la mésestime de soi se déploient, surtout s'il s'agit de familles où on ne se parle pas et où on ne demande pas d'aide extérieure.

Conduites à risques et faux-semblants

En contexte de précarisation, aux comportements extrêmes des fils ou des pères répondent souvent les dépressions des mères ou des sœurs, comme s'ils s'inscrivaient dans les mêmes substrats de mal-être. Quand ils font face à la participation de leurs adolescents à l'économie de la débrouille (Roche, 2005) et à leurs conduites à risques, des parents sont longtemps dans l'aveuglement et le mutisme. Il leur faut parfois des années pour les identifier. Ensuite, certains vivent un sentiment de culpabilité qui les paralyse et les isole. Pour préserver leur honorabilité, ils peuvent dissimuler la situation et supporter les transgressions du jeune, éloignant toujours plus les frontières de l'insupportable.

Si beaucoup de « *mères en solo* » sont isolées avant l'apparition des conduites à risques du jeune, elles le sont d'autant plus après. Le poids de la culpabilité, la honte, la peur de la stigmatisation les marginalisent et les referment sur elles-mêmes. Pour garder leur secret, certaines s'isolent d'avantage. Si elles ne sont pas toujours discréditées, elles se sentent discréditables (Goffman, 1975). Pour masquer le malheur qui les touche, elles peuvent prendre distance avec leur voisinage, leurs proches, leur famille élargie. Elles déploient alors des stratégies de faux-semblant au quotidien.

Tourments du corps

Les maladies de mes interlocutrices sont des sujets inépuisables. Elles sont l'expression des colères rentrées, des tensions chroniques et des désespoirs muets, resserrés, enfermés dans leur corps. Beaucoup existent et prennent place dans les relations familiales et sociales grâce ou à cause de leurs maladies. Elles entrent en relation et réclament de l'attention à travers leurs corps malades, meurtris. Les maux des corps disent la place que les sujets ne trouvent pas dans le couple, la famille, le social et la culture. Ils montrent les intériorités souffrantes, les fêlures de l'intimité.

Conduites à risques et maux du corps créent de multiples points de rencontre entre les familles et les professionnels. Les corps sont porteurs d'un double

message : ils hébergent des douleurs, la mort et la précarité, et en même temps ils manifestent la vie en portant les symptômes vers le soin. Les professionnels qui travaillent avec ces mères, aux corps tourmentés, ont appris à longuement écouter leurs propres maux physiques avant de pouvoir aborder d'autres sujets, comme les difficultés scolaires ou comportementales de leurs enfants. Ils prennent du temps pour la relation. D'autant plus que, dans les mondes populaires, le rapport des personnes aux institutions est souvent marqué par des écarts de logiques et des distances sociales.

Distances sociales

« Vous êtes vraiment comme le Titanic, me disait une de mes interlocutrices en me parlant des professionnels de l'aide et des soins, un groupe dans lequel elle m'englobait. Il y a les premières, les secondes et les troisièmes classes. Vous, vous êtes la deuxième classe, nous on est les troisièmes. Vous ne vous mélangez pas. »

Dans de nombreuses situations, leur position en bas de l'asymétrie sociale éloigne les familles précaires des professionnels. Elles pensent que les intervenants psycho-médico-sociaux et socio-éducatifs vivent dans « *une autre réalité* » et que les rapprochements sont improbables parce qu'ils appartiennent à d'autres « *bulles* » sociales. La manière dont Ophélie, une de mes interlocutrices, me décrivait les catégories de populations habitant Fortier (son quartier²) est significative à cet égard.

Ophélie : -"Dans le quartier, j'espère qu'il y a au moins trente pour cent de gens qui travaillent, des petits indépendants, des gens qui travaillent à l'usine. Je ne peux pas savoir mais j'espère. A côté de ceux-là, je dirais cinquante pour cent de minimexés [bénéficiaire du RIS] ou de chômeurs. Chômeurs et minimexés, c'est ensemble. Moi je suis minimexée. Avant j'aurais été gênée de le dire, maintenant plus, il y en a tellement ! et des chômeurs alors ! Le reste, c'est les moins que rien, des alcooliques qui font la manche, des sans-abri.

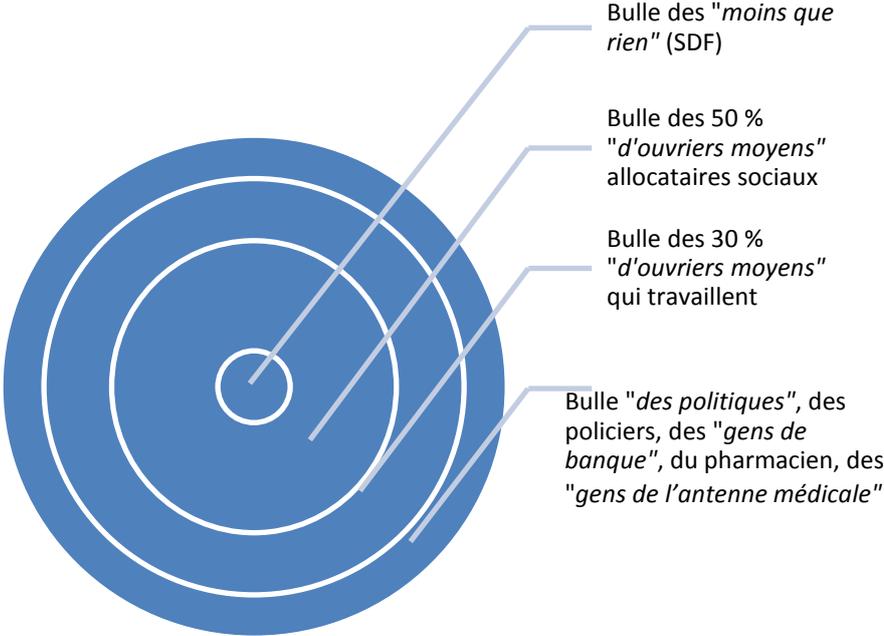
Pascale : Et le haut du panier ?

Ophélie : Eux, ils n'habitent pas Fortier. Ce sont les gens qui vont au bistrot V., c'est là que le bourgmestre, les échevins, les policiers, les gens de banques, le pharmacien, les gens de l'antenne médicale vont. C'est là que le politique va, c'est là qu'il y a l'argent. Ils se causent entre eux, dans leur bulle. Chez V., c'est calme, tu te sens en décalage. C'est : « Je vis dans mon monde avec des

² Dans mes enquêtes, tous les noms propres sont anonymisés afin de préserver l'anonymat des lieux et des personnes.

gens bien, des gens riches et je ne me mêle pas avec les toxicomanes et les pauvres de Fortier. »

Ophélie décrit les distances sociales entre les populations qui vient dans et hors de son quartier selon le schéma suivant :



De récit en récit, les familles relatent les mêmes types de hiérarchies informelles et de distances sociales entre les groupes qui fréquentent les quartiers ou cités populaires. Les professionnels font partie d'un cercle très éloigné du monde social des familles « *d'ouvriers moyens chômeurs ou minimexés* » ou des « *moins que rien* ». Ce ne sont pas des familiers, ce sont des étrangers. Il y a plusieurs frontières à franchir avant de pénétrer dans leur monde (trois pour les sans-abri, deux pour les allocataires sociaux).

Dans d'autres schémas, dessinés par d'autres habitants, les assistants sociaux sont représentés proches des « *ouvriers moyens* », « *même si des fois ils s'y croient* », ajoute-t-on. Par contre, d'autres professionnels (médecins, pharmaciens, architectes, ingénieurs, psychiatres, psychologues...) appartiendraient indistinctement au monde très étroit des « *vraiment riches* ». Les enseignants sont rarement cités, comme s'ils n'existaient pas dans les quartiers où vivent les familles.

Des écarts de logiques

Les familles les plus précarisées franchissent difficilement la porte des institutions. Elles se sentent des étrangères dans ces univers éloignés des leurs. Les langages verbaux et non verbaux, les vécus, les manières d'engager une relation, de se saluer, de se montrer affecté sont très différents. Leurs conceptions de l'aide peuvent aussi les éloigner des professionnels. Beaucoup voudraient bénéficier des expériences de vie de personnes « *que la vie a atteint* », qui pourraient leur montrer concrètement comment « *sortir de là* ». Elles cherchent des modèles auxquels s'identifier. Elles voudraient « *fréquenter des personnes stables* », qui auraient « *une vraie attention* » à leur égard, avec qui elles pourraient échanger des vécus d'expérience. Celles qui ont une large base sociale trouvent un oncle, une tante, un proche qui peuvent jouer ce rôle de référents de proximité. Les plus isolés projettent ce type d'attentes sur les professionnels. Ils rêvent d'établir des relations proches avec des personnes qui puissent être affectées par leurs difficultés. Eux qui ont le sentiment d'avoir peu compté, veulent compter comme des personnes. Ils veulent de « *l'humanité* », des échanges réciproques avec des personnes « *qui ne marquent pas la distance* » et qui leur parlent aussi de leur propre parcours de vie. Ils reprochent aux professionnels leur froideur, la distance affective qu'ils maintiennent, leur peu de disponibilité hors du cadre des rendez-vous. Ils l'interprètent comme de l'indifférence.

Les supports et les recours des familles

Les récits montrent l'évolution des dynamiques familiales à travers le temps. Les situations ne sont pas toujours enkystées dans la répétition, elles évoluent en fonction des expériences de vie des personnes et des ressources qu'elles trouvent dans leur environnement. Il leur faut souvent de l'aide extérieure pour entrer dans des processus de changement. Sous la pression des prises de risques et de la violence qui traversent leur foyer, des parents mobilisent des ressources et des points d'appui auprès des professionnels, dans leur groupe familial (d'origine ou électif) et leur réseau de proximité.

Beaucoup de familles ont pu « *remettre de l'ordre* » dans leurs relations, instaurer des repères et un cadre normatif à leur vie quotidienne, en faisant appel aux

représentants institutionnels (le monde scolaire, l'aide, les soins, la justice ...) ou parce que des professionnels se sont rapprochés d'elles (le travail de proximité, les visites à domicile à des services sociaux des écoles, parfois même des formes triangulées d'aide contrainte ont favorisé ce rapprochement). De nombreuses personnes sont intervenues dans les trajectoires des familles rencontrées et se sont montrées adéquates (pharmacien, médecin généraliste, enseignante, assistante sociale de l'école, patron d'entreprise, responsables communal ...). Leur savoir-faire relationnel a eu une action déterminante. Ils ont opéré un déplacement vers les familles, leur montrant une attention, une compréhension de leur condition et de leurs contextes de vie. Ils ont été des points d'écoute et d'aide. Ils ont souvent été la première marche de l'accès aux ressources des dispositifs de soins. Certains ont même occupé, sur le long terme, des places structurantes dans la vie de jeunes et de familles pris dans des itinéraires de risques (rôle de tiers...).

Beaucoup de parents sont entrées dans un processus de changement « *en se mélangeant* », parce qu'ils ont fait partie de cercles locaux : cagnottes populaires, communautés religieuses Des groupes de formation, d'auto-support ou spirituels ont souvent joué un rôle de tiers dans leurs relations familiales. Faire partie d'un groupe, s'insérer dans des échanges sociaux leur ont aussi permis de trouver des lieux d'expression, des protections et des substitutions qui ont fait évoluer leurs scénarios de vie.

Conclusion : se rapprocher des familles précaires ?

Des habitants de quartiers populaires et migrants vivent une précarité de condition et de contexte quand ils font face aux conduites à risques adolescentes et aux problèmes socio-scolaires de leurs enfants. Elle est ancrée dans leur mode de vie (problèmes socio-économiques, difficultés familiales, présence de l'économie de la rue dans l'environnement) et leur statut social (leur position sur le plan de l'éducation, du logement, de l'insertion et de la socialisation). Elles renvoient aussi aux aléas de la trajectoire des personnes (un accident, une rupture affective, la perte d'emploi, le renvoi d'un établissement scolaire..). Or, plus les personnes sont vulnérables, moins elles recourent aux aides auxquelles elles auraient droit (Lahaye, Charlier, 2016). Cela pour des raisons singulières : parce qu'elles sont trop déprimées/repliées pour sortir de chez elles, parce qu'elles sont en phase de

mutisme, parce qu'elles « *n'y croient plus* »... Mais aussi à cause des distances sociales (elles ne savent pas où s'adresser, elles se sentent étrangères, infériorisée, révoltées dans leurs rapports au « *système* » ...). Les recours aux aides et aux soins dépendent aussi de l'accessibilité des dispositifs et du sens que les offres d'aide peuvent avoir pour les personnes. D'où l'importance de s'attarder longuement sur les écarts de représentations et d'attentes, de s'imprégner des lieux de vie des familles, de leurs histoires et de leurs logiques. Ils sont autant de mystères à découvrir. Apprendre par la pratique leurs systèmes de métaphores, comprendre leurs codes sociaux et leurs points de vue peut améliorer le dialogue et créer les conditions d'un rapprochement. La « *débrouille* » des familles avec les institutions renvoie ainsi à la créativité des professionnels, à l'invention d'attitudes, de langages et de pratiques au quotidien qui puissent avoir du sens tant dans les mondes sociaux des familles que dans leurs institutions.

Bibliographie

JEFFREY Denis, LACHANCE Jocelyn, LE BRETON David, *Penser l'adolescence*, PUF, Paris, 2016.

GOFFMAN Erving, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Editions de Minuit, 1975. (1963)

HOGGART Richard, *La culture du pauvre*, Paris, Minuit/Sens commun, 1957.

LAHAYE Willy, CHARLIER Emilie, « Vulnérables mais invisibles », *PAUVÉRITÉ*, n ° 11, mars 2016

JAMOULLE Pascale, NICOLAS Emmanuel, VAN HUFFEL Luc, Ronan VAN ROSSEM. « Santé psychique des groupes vulnérables. Des pratiques innovantes », dans *Pauvreté en Belgique, annuaire 2016*, Isabelle Pannecoucke, Willy Lahaye, Jan Vrancken, Ronan Van Rossem (eds), Academia Press, 2016, pp 71-92.

JAMOULLE Pascale, « Hommes et pères de milieux populaires. Transformations des paternités en milieux précaires. », *Cahier critique de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, De Boeck, 2015, pp 145-165.

JAMOULLE Pascale, *Par-delà les silences. Non-dits et ruptures dans les parcours d'immigration*. Paris, La Découverte, 2013

JAMOULLE Pascale, *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, La Découverte/Poche, 2008.

JAMOULLE Pascale, *La Débrouille des familles. Récits de vie traversés par les drogues et les conduites à risques*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2002.

JOUBERT Michel, LOUZOUN Claude, *Répondre à la souffrance sociale*, Ed. Érès, Col Etudes, Recherches, Actions en Santé Mentale en Europe, 2005.

NEYRAND Gérard, ROSSI Patricia, *Monoparentalité précaire et femme sujet*, Érès, Toulouse, 2004.

ROCHE Pierre (dir.), *La proximité à l'épreuve de l'économie de la débrouille*, ADDAP13, 2005

VERBIST Yolande, « Faire savoir », dans Pascale JAMOULLE (dir.), *Passeurs de mondes. Praticiens-chercheurs dans les lieux d'exils*, Académia/l'Harmattan, 2014, pp. 49 à 85.